

LES SUPPLICIÉES
DU RHÔNE

COLINE GATEL

LES SUPPLICIÉES DU RHÔNE

Roman



VOIR DE PRÈS

© Librairie Générale Française, 2019.
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-192-2

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Le passé m'a trompé
Le présent me tourmente
L'avenir m'épouvante*

(Tatouage relevé par Alexandre Lacassagne
sur le thorax d'un prisonnier)

Chapitre 1

Mercredi 22 décembre 1897, Lyon

1

Ses yeux ne s'ouvraient plus, toutefois les odeurs la faisaient encore réagir. Elles lui parvenaient, crûment, sans fioriture ni atermoiement. Nauséabondes. Écœurantes. Malsaines.

Où était-elle ? Elle ne pouvait le dire. D'ailleurs, elle n'était pas certaine de vouloir le savoir.

Depuis quand était-elle là ?

Elle se souvenait d'une cave voûtée, mais propre. D'une table de pierre, froide sous son dos. D'une lumière vacillante à travers un lainage rouge qu'on lui jetait sur le visage. Et d'une voix. Lointaine. Qui résonnait comme si elle provenait d'un couloir un peu vide et qui disait :

— Elle est morte.

Puis plus rien.

Et elle se réveillait là.

Dans un ultime effort, elle essaya de remonter ses genoux vers son ventre, mais n'y parvint pas.

Et alors qu'une douleur terrible lui transperçait le corps, lui rappelant par sa fulgurance qu'elle était vivante, de la terre s'égrena sur ses joues. Elle voulut hurler, mais ne le put pas et la terre, de ses joues, glissa tel un envahisseur furtif vers sa bouche afin d'engluer sa langue, de souiller sa gorge cependant qu'une vague chaude, épaisse, douceuse s'écoulait entre ses cuisses.

Exsangue déjà.

Soudain, sans prévenir, une odeur surette remplaça brusquement la puanteur, aussi chaude que la vague. Elle flatta délicatement ses sens, telle une amie mortelle venue lui faire des politesses. Hypocrite. Affable. Quasi corrompue.

Elle se laissa toutefois bercer par elle, la tête dans le giron de la terre. Presque ravie, elle la suivit dans un halo plein de lumière. Cotonneux. Et lorsque la réplique finale éclata, entraînant son corps entier à lâcher prise, une formidable quiétude l'envahit. Le blanc devint noir. Elle y glissa, sans résistance. On aurait dit qu'elle souriait.

Tranquille enfin.

Cachée derrière la pile du pont de la Guillotière, la vieille se pencha, la tête en avant, le corps en retrait, afin de comprendre ce qui se tramait sur le quai. Malgré sa mauvaise oreille et l'abus d'un vin infâme, les *plouf* successifs d'objets jetés dans le fleuve avaient fini par la sortir de sa torpeur. Intriguée, elle cherchait maintenant à discerner ce que faisait l'homme qui, à une vingtaine de mètres d'elle tout au plus sur sa gauche, menait un bien curieux manège.

Méthodiquement, il retirait d'une large besace de cuir, posée gueule ouverte sur la rive, de petits sacs en toile de jute comme ceux dont on se servait pour conserver les patates. Il les jaugeait, puis les lâchait dans l'eau noire qui les absorbait.

Certes, l'obscurité et ses yeux fatigués ne facilitaient pas la tâche de la bonne femme qui souhaitait, plus que tout au monde, voir sans être vue. Toutefois, par la grâce d'une lune pleine, elle parvint tant bien que mal à détailler l'inconnu. Celui-ci portait une grande blouse

blanche tombant jusqu'aux chevilles sur laquelle il avait enfilé une redingote sombre qu'il n'avait pas pris le temps de boutonner. Il avait glissé le bas de son pantalon dans des bottes de cuir. Il était tête nue.

Cet accoutrement, bien que bizarre, pouvait correspondre à bon nombre de professions. Un fort des halles peut-être, ou un garçon d'abattoir comme il en traînait tant jadis lorsqu'il était encore de coutume de vider les viscères des animaux dans le Rhône ? Elle ne savait plus. Dans sa mémoire, les époques, les souvenirs et les personnes se mélangeaient dans une triste danse macabre.

Son forfait accompli, l'homme referma soigneusement son bagage, puis comme si de rien n'était passa devant elle sans un regard et continua son chemin en direction du bateau-morgue. Simple flâneur, il n'évita même pas la lumière du réverbère et remonta tranquillement par l'escalier qui, de la rive, rejoignait l'avenue. Puis il disparut, absorbé par les arbres du quai de l'Hôpital.

Voilà tout.

La vieille trembla longtemps, tassée dans son coin d'ombre. Elle en avait vu des choses et des gens, vécu des histoires et des vies. Pourtant, alors qu'aucun signe réel n'indiquait le danger, elle en était à s'inquiéter comme si son existence en dépendait. Stupide. Car en fait, qu'avait-elle surpris là sinon un tripier malveillant refourquant aux poissons une marchandise avariée ? Valait mieux ça que de faire crever ses clients !

Une remontée acide lui fit faire une grimace, découvrant des chicots hideux. Des images oubliées cherchaient à se frayer un chemin dans le désordre de son esprit, zigzagant entre de vieux ressentis pernicioseux et d'incommensurables peurs. Aussi, d'un coup d'œil affolé, comme la bête traquée que soudain il lui semblait être, fit-elle l'inventaire, à tâtons, de ses biens personnels. Une musette de tapisserie, dont les fils déteints ne laissaient plus que deviner le dessin jadis chatoyant – une chimère noire crachant des flammes sur fond d'arabesques colorées –, accueillit son butin : un gobelet cabossé, un miroir brisé... quelques broutilles ramassées, çà et là, dans les poubelles des bourgeois.

Trente ans d'une vie.

En saisissant un carafon de terre, elle parut hésiter. Mais pas longtemps. Du bout de ses lèvres molles, elle en tэта le bouchon de liège, finit par le cracher à terre puis avala une gorgée du contenu du pot. Un rot bruyant s'ensuivit. Elle avait faim. Elle avait peur. Et la peur sentait aussi mauvais, dans l'estomac, que la faim.

Ses effets rassemblés, elle quitta son abri qui l'accueillait depuis quelques nuits déjà et, à tout petits pas traînants, elle se dirigea vers l'endroit où se tenait l'homme un peu auparavant.

Du sang sur le sol. Rien qu'un peu de sang que le givre du matin, en fondant, emporterait avec lui. Rien de bien méchant. Pas de quoi s'affoler ni appeler la maréchaussée !

Pourtant, sans plus hésiter, bien que fatiguée, elle abandonna son refuge avec une seule idée en tête, une idée frôlant l'obsession : fuir. Parce que, cet homme-là, elle l'avait déjà vu auparavant, elle en était certaine maintenant. Et cet homme-là, c'était le diable en personne !

Cet homme-là sentait la mort.

3

Félicien Perrier marchait d'un bon pas. Il aimait les rues de Lyon la nuit, quand le puritanisme exacerbé de la ville se désagrégeait comme un voile, laissant deviner le vice et la corruption là où tout n'était qu'affabilité et bienséance quelques heures auparavant. Un autre visage de la cité apparaissait alors, plus glauque, plus extasié, visage qu'il ne craignait pas de caresser du bout des doigts afin d'en apprécier tous les artifices.

Arrivé au numéro 16 de la rue Thomassin, quartier des bordels, il bifurqua en vue des deux colonnes qui portaient l'avancée d'une maison, sous l'étroit petit passage de l'Argue. Le sol y était pavé de larges dalles glissantes et il y faisait noir comme dans un tunnel. Un véritable coupe-gorge enclin à la luxure et à la crapulerie.

Alors que des magasins vétustes, fermés à cette heure, se succédaient, il s'engouffra dans l'un d'eux, pourtant rideaux tirés, après avoir

zigzagué entre deux filles soumises¹ qui s'étaient empressées de l'alpaguer.

À l'intérieur, l'endroit sentait l'encens et les parfums d'Orient. Le jour, on y vendait quelques antiquités asiatiques, copiées suivant modèles pour la plupart, mais qui amusaient les clients, surtout depuis l'Exposition universelle de Lyon en 1894. Le soir, on grimpait à l'étage depuis l'arrière-boutique afin d'y découvrir des spécialités d'un exotisme plus licencieux.

Un vieux barbon aux longues moustaches blanches effilées, coiffé d'un étrange chapeau conique, le reçut, et après un accueil cérémonieux, empreint d'un respect fat, lui indiqua la pièce où il devait se rendre. Bien que ce soit la première fois qu'il mît les pieds dans ce lupanar, Félicien y trouva aussitôt l'ambiance sordide qu'il était venu y chercher. Il ne prisait guère les endroits à la mode, comme il y en avait foison à Paris, dans lesquels l'*intelligentsia* se pressait et où il était de bon ton de se compromettre au milieu d'amis triés sur le volet. Non, ce qui le bousculait,

1. On nommait ainsi au XIX^e siècle les prostituées.

lui, c'était le silence, le relent caractéristique de l'opium, l'obscurité sale et une infinie noirceur wagnérienne agréable à ses sens.

Une fois à l'étage, il soupira d'aise. Difficile à dénicher tout de même dans cette ville engluée sous une bienséance à vomir que les caustiques nommaient *Lyonvitude* ! Marseille, Toulon et même Paris offraient dans cette spécificité nettement plus de maisons !

Une gamine nue – la sueur de sa précédente prestation perlait encore sur sa peau – lui montra une couche recouverte de coussins crasseux dont le chatolement primitif avait disparu depuis des lustres. L'odeur grasse du tissu mêlée à celle de gosse sale que traînait son hôtesse lui fit crisser les dents. De plus, il n'aimait pas les fumeries où il y avait des filles, trouvant que la prostitution déviait le consommateur de la béatitude thébaïque qu'il venait y chercher. Lui, ce qu'il souhaitait avant tout, c'était s'éclaircir les idées, se décontracter tout en ouvrant les voies de sa pensée divine. Devenir suprême.

Il faillit faire demi-tour. Toutefois, comme il ne connaissait pas d'autre adresse dans cette ville,